

## NOS GRAVURES

Jules Noriac, mort à Paris le 1<sup>er</sup> Octobre

Sa fin, hélas ! n'était que trop prévue. Sur son lit de douleur, il suppliait la mort de hâter le pas, et, en voyant les souffrances qui déchietaient son corps, on se demandait, quelque affection qu'on lui portât, si l'on ne devait pas joindre ses prières à la sienne.

Il est parti pour un monde qui n'aura pas de peine à être meilleur pour lui, tant il a souffert ! Il y rencontrera sans doute un martyr comme lui, Xavier Aubryet.

Tous deux furent mes amis, mes collaborateurs : Aubryet au *Moniteur*, Noriac au *Monde Illustré*.

C'est par Bourdilliat, mort il y a quelques jours à peine, que je connus Noriac mort aujourd'hui. C'est une reconnaissance de plus que je dois au premier. Au second aussi je dois une gratitude pour les joies saines que la bonté de son esprit a fait éprouver à tous nos lecteurs. De longues promenades au bord de la mer, pendant les vacances, en dehors des agitations de Paris, en face de l'immensité qui remet à leur place les bourdonnements de la grande ville, des causeries interminables sur tout et sur rien, des échanges de rêveries volées aussitôt que nées, avaient créé entre nous une intimité qui faisait que nos mains se pressaient chaque fois que nous nous rencontrions. Notre cœur était au bout de nos doigts.

Tous les journaux vont fourmiller d'anecdotes qui raconteront son esprit. Il n'y a pour cela qu'à feuilleter ses œuvres, page à page. C'est la bonté de son esprit qui m'attirait le plus. C'est à cette rare union du cœur et de l'intelligence que je veux rendre hommage en lui. Trop souvent, chez l'écrivain, l'esprit tue le cœur, semblable à ces ornements dont la profusion décorative finit par détruire la ligne architecturale. Chez Noriac, de même que son fin sourire ne déformait pas les lignes énergiques de sa belle tête, la lumière du cœur transparaissait toujours dans les éclairs de l'esprit. Sa plume égratignait sans blesser. Il y avait de ce côté, entre lui et Cham, une ressemblance frappante. Comme Alphonse Karr du crayon, il avait aussi le don de la clarté. Sa pensée se traduisait vive et limpide, accessible à tous, formulée d'un seul trait. Il y avait en lui du vrai Gaulois, dont physiquement il avait le type accentué.

C'est plus qu'un collaborateur que je perds. Dès le début de sa longue agonie, il m'avait envoyé sa démission. L'accepter eût été une cruauté. M. Pierre Véron le remplaçait sans qu'un nouveau eût pris sa place. Ainsi, il était en congé, et n'avait pas pris sa retraite. C'était lui laisser un espoir, que, hélas ! je n'avais plus moi-même.

Je suis sûr de toucher au point le plus sensible de son âme envolée, en rendant hommage ici aux soins pieux qui l'entourèrent et adoucèrent autant qu'il était possible ses derniers jours, si c'est encore vivre que de souffrir autant.

Sa femme s'était faite pour lui sœur de charité, et sa fille fut l'ange qui eut le dernier sourire de ses yeux. Devant elle, la douleur semblait reculer, mais la mort inexorable suivait sa lente et cruelle messagère. Ceux qu'elle prend d'un seul coup sont ses privilégiés. La paix céleste appartient à tous.—PAUL DALLOZ.

## Les Vendéens chez M. le comte de Chambord

On a beaucoup parlé du voyage à Froshdorff d'une députation vendéenne chargée d'aller remettre à M. le comte de Chambord l'adresse rédigée et signée au banquet de Challans.

Notre gravure représente la réception des délégués maraichins par M. le comte de Chambord.

Quelques détails à ce sujet :

Mardi, 19 septembre, dans l'après-midi, la députation, ayant à sa tête l'hon. M. de Baudry d'Asson, député de la Vendée, arriva au château de Froshdorff dans quatre voitures de la maison de M. le comte de Chambord, qui étaient allées la chercher à la gare de Neustadt.

Après les préliminaires d'usage, M. de Baudry d'Asson fut introduit dans le cabinet particulier du roi et présenté par M. le comte de Blacas. Une demi-heure après, la députation toute entière entra dans le salon de réception, où le député de la Vendée était allé la rejoindre. M. Pajot, le fidèle maréchin, portait déployée la bannière de soie blanche sur laquelle les dames vendéennes ont brodé l'écusson aux armes de France avec cette inscription en lettres d'or :

« LA VENDÉE AU ROI ! »

La porte s'ouvre : elle donne passage au comte de Blacas, qui s'efface aussitôt, et dit d'une voix ferme :

« Le Roi ! »

Tête nue, le visage bienveillant, M. le comte de Chambord s'avance vivement vers ses hôtes ; il prend la main de M. Pajot et dit :

« Ah ! mes amis, mes braves Vendéens, combien je suis heureux de vous voir ! Vous m'avez donné déjà bien des consolations à travers les tristesses des jours que nous traversons ; merci de votre fidélité, merci de

vos dévouement et de votre affection ! Vous n'avez pas eu la patience d'attendre mon retour en France pour saluer le roi ; je vous en exprime ici ma vive gratitude. »

M. le comte de Chambord ajoute à cet exorde quelques paroles cordiales de bienvenue et d'espérance. Les Vendéens répondent par le cri de : Vive le Roi.

Puis la députation remet au Roi l'adresse qu'elle avait, le 19 août, soumise aux convives du banquet de Challans. M. le comte de Chambord s'en montre fort touché et charge les députés de remercier, en son nom, tous ceux qui avaient, de leurs deniers, de leur travail et de leur présence, coopéré à cette manifestation.

Il reçoit ensuite, des mains de M. Pajot, la bannière vendéenne et la remet à M. le comte de Blacas, pour qu'elle soit placée dans la chapelle du château de Froshdorff.

Le soir, tous les membres de la députation dînèrent à la table de M. le comte de Chambord.

La fidélité est toujours un spectacle beau et moral. C'est à ce titre que nous avons reproduit cette scène.

## Moine et novice dilettanti

Ce tableau de M. Alexandre Robert a été un des succès de l'Exposition des Beaux-Arts de Bruxelles.

Le moine à longue barbe jette sur la partition le regard souriant du musicien expert, savant, amateur et joue du violon en artiste, tandis que, plus naïf, le petit novice chante avec une foi profonde quelque vieux morceau de Porporato, quelqu'un de ces admirables chants d'église qui, lorsqu'on les entend sous les nefs de pierre donnent la sensation du lointain gémissant des générations disparues, et semblent venir du fond des siècles.

Rien n'est mieux et plus fidèlement rendu que l'attention érudite du moine si ce n'est l'attention pleine de foi de l'enfant. Il est tout à son plein-chant, à ces notes noires jetées sur le papier comme un poétique grimoire. Il chante. Le cantique sort, pur et plaintif de ses lèvres d'enfant. Ses paupières ne se lèvent point. Son œil ne perd pas une des notes de la partition, et le maître, lentement, accompagne sur son violon le chant du novice.

Ainsi, le cantique monte dans la cellule froide, aux murs gris. L'unique pensée de la foi suffit à cet enfant qui sera un moine, à ce moine qui a été novice, et qui, pour toute joie, tout plaisir, tout éclair de vie, a eu, avec la prière, la musique qui chantent ses rêves, sa consolation et ses souvenirs. Et ce passé se mêle à cet avenir, la musique du moine au chant du novice, pour célébrer la paix du cloître, la béatitude des solitaires. *O solitude ! ô seul bonheur !* a dit un autre moine, qui fut un saint.

## Vue sur le village de Mattawan

Mattawan, que les Anglais ont défiguré en Mattawa (1), est un mot algonquin qui signifie « rencontre des eaux. » Il y a dix ans à peine, Mattawan n'était qu'un poste de traite pour les sauvages. En 1880, on n'y voyait guère de maisons un peu considérables que l'établissement des RR. PP. Oblats, qui servait en même temps de chapelle, de couvent et d'hôpital, les magasins de MM. Timmins & Gorman et un hôtel pour les voyageurs. Mais aujourd'hui, le chemin du Pacifique a opéré une véritable métamorphose ; Mattawan est devenue une ville qui se pose déjà en rivale de Pembroke. Nul doute que la position géographique de cette nouvelle cité n'en fasse bientôt l'une des plus commerçantes du Canada. Toutes les branches d'industrie s'y implantent. De jour en jour, on agrandit les anciennes boutiques, on en bâtit de nouvelles, et on y trouve une foule de produits à meilleur marché qu'à Ottawa et Montréal. Sous le rapport religieux, Mattawan n'a rien non plus à envier aux autres villes. Outre la mission très active des RR. PP. Oblats, on y compte déjà quatre ministres protestants, et quelquefois cinq. L'un est de la haute église, l'autre de la moyenne, le troisième ne veut pas se dire de la basse, et le dernier ne veut pas en céder aux trois autres. Espérons que tout s'arrangera pour le mieux. Pour en revenir à notre croquis, on se tromperait bien de le prendre pour la pompeuse ville de Mattawan, ce n'est plutôt qu'une fantaisie d'artiste, qui n'a choisi pour sujet qu'un petit coin de la scène où il voulait faire entrer le fond des montagnes qui encaissent au loin la rivière Ottawa. De sorte que le quartier principal n'apparaît pas ici dans sa majesté. Le feu, à cette époque, c'est-à-dire le 15 mai, faisait de grands ravages dans les bois environnants, ce qui donne au lointain son apparence enfumée.—C.-A.-M. P.

(1) « Mattawa » n'est pas le seul nom qu'aient défiguré nos amis les Saxons. Il est regrettable de voir les noms de nos antiques gloires françaises aussi outrageusement dénaturés. Par exemple, il est plus que probable que le lac Talon doit un titre au fameux intendant dont parle notre histoire. Eh ! bien, messieurs les Anglais ont jugé à propos de baptiser le bureau de poste de cette place du nom insignifiant de « Lake Tallonn » (sic), c'est ainsi que portent les étampes. Si l'on continue de ce train, nous aurons bien vite James Carter pour auteur de la découverte de notre pays.

## Tête des Rapides du Long-Sault

Le rapide de six milles, appelé le Long-Sault, est le premier que l'on descend sur la rivière Ottawa en quittant le lac Témiskaming. La gravure fait voir la tête de ce rapide. Une île toute boisée de pins et de hauts sapins divise la rivière en deux branches. Celle de gauche est à sec pendant l'été ; mais l'autre est assez profonde. Ce qui n'empêche pas une multitude de roches de montrer leur dos à la surface et de tourmenter l'eau dans toutes les directions.

C'est dans ce dernier chenal que le petit steamboat, le *Mattawan*, eut à combattre ses derniers combats ; d'oh, comme nous l'avons raconté, il sortit triomphant le 24 mai, fête de notre Gracieuse Souveraine. Ici, le steamboat est représenté contournant l'île, et les barges environnantes préparant les cables pour l'ascension.

Sur la rive opposée, on peut apercevoir l'écluse du Gordon-Creek, construite à grand frais, et dégueulant l'onde écumante qui se mêle aux flots frémissants du rapide.

Dans le lointain, on découvre les premières montagnes du lac Témiskaming. Sur l'avant plan, quelques gros arbres se dressent comme les témoins d'une végétation qui a succombé sous les coups de la hache. Il ne faut pas se scandaliser de les voir nus, car ce printemps les feuilles sont en retard.—C.-A.-M. P.

## LE CATHOLICISME EN ANGLETERRE

Nous lisons dans la correspondance londonienne de l'*Union*, de Paris, en date du 12 octobre :

« Le catholicisme continue à faire des progrès en Angleterre. Il y a quelques jours, je vous annonçais que le premier évêque du diocèse catholique de Portsmouth venait d'être sacré ; aujourd'hui, je suis heureux de vous faire part de l'ouverture de la cathédrale du nouveau siège, qui a eu lieu la semaine dernière. Les évêques de Southwark, de Newport et de Portsmouth, entourés d'un nombreux clergé, ont présidé à cette magnifique solennité. Une foule de personnes appartenant à la plus haute société du comté, et même un certain nombre de protestants, entre autres la princesse de Saxe-Weimar, femme du général commandant le district, étaient présents. Mais le trait caractéristique de la cérémonie, c'est qu'à la procession, le dais était porté par quatre officiers catholiques, deux appartenant à l'armée et deux à la marine en uniforme. »

## LA GARE DU PACIFIQUE

Le comité du Conseil de Ville de Montréal et la compagnie du Pacifique en sont arrivés à une entente au sujet de l'emplacement de la gare. Nous sommes heureux de dire que le plan adopté rencontre l'approbation générale. La voie ferrée ne traversera pas la rue Notre-Dame, et les deux gares, celle des voyageurs et celle des marchandises, seront placées au sud de cette rue et à l'est de la rue Bonsecours, la Corporation permettant à la compagnie d'exproprier toutes les propriétés qui se trouvent sur le côté sud de la rue Sainte-Marie à partir de la rue Bonsecours jusqu'à la rue Brock, continuation de la rue Panet.

De cette manière, les rues Notre-Dame et Saint-Denis ne seront pas entamées et l'on évitera tous les inconvénients qui auraient résulté de l'adoption de l'un ou de l'autre des deux plans que la compagnie avait d'abord proposés. La gare des voyageurs sera placée au coin des rues Bonsecours et Notre-Dame et ces deux rues, ainsi que la rue des Commissaires, seront élargies aux abords de la gare.

La Corporation se charge de payer la différence entre le montant auquel les propriétés devant être appropriées ont été évaluées pour les fins municipales et le montant de l'évaluation qui sera fixé par les commissaires chargés de l'expropriation. La valeur de ces propriétés, y compris l'église Bonsecours, est de \$518,000 d'après le rôle d'évaluation en vigueur, montant que la compagnie sera appelée à payer en vertu du nouvel arrangement. On calcule que la Corporation devra payer environ \$100,000 pour désintéresser les propriétaires.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de lady Langevin, épouse de l'hon. M. Hector Langevin, arrivée dimanche, à Québec. Lady Langevin était malade depuis plusieurs jours, et on s'attendait à sa mort prochaine.

Les funérailles auront lieu aujourd'hui, à onze heures.

—J'écris ceci, dit M. Nelson, de Rew, de Napierville, P.Q., pour certifier que j'ai souffert pendant six ans du rhumatisme accompagné des douleurs les plus atroces. L'Huile de St. Jacob m'a complètement guéri. Je crois qu'il n'est que juste que je fasse connaître par mon témoignage ce grand remède allemand. Quand je pense que j'ai souffert pendant six ans et payé des sommes énormes aux médecins sans être soulagé ! Je ne puis que bénir la providence de nous avoir envoyé un remède si efficace à la portée de toutes les bourses.